

En été il y a deux choses difficiles :

1 / Passer les vacances en famille ;

2 / Les passer avec la mienne.

Ma sœur Olga, bodybuildée et cheffe mécano dans un garage automobile, était une épouse aimée, aimante... mais farouchement jalouse. Elle incarnait aussi, avec un zèle redoutable, la mère possessive, étouffante, presque castratrice, et la grande sœur hyper-protectrice intrusive à souhait. Dotée d'une autorité aussi incontestable qu'incontestée, elle avait décidé — à l'unanimité avec elle-même — que cet été, nous passerions tous nos vacances au Palm Beach Resort : un immense hôtel-club un brin défraîchi, propriété de la famille depuis des générations. Le directeur des lieux, Germain Bouillon, était le cousin germain de mon beau-frère Bernard, cadre supérieur chez ERDF. Bernard, qui avait le sens de la formule, aimait rappeler à qui voulait l'entendre qu'il était, je cite, « un mec *branché* ».

Cette année, le Palm Beach Resort célébrait ses quarante ans d'existence, et son directeur faisait tout son possible pour résister à la concurrence féroce des géants de l'hôtellerie estivale, sans oublier les campings cinq étoiles et les parcs aquatiques flashy qui pullulaient le long de la côte. Pour marquer le coup, Germain Bouillon, que tout le monde appelait simplement "Bouillon", avait convié toute notre famille, aussi nombreuse que bruyante, à venir fêter l'événement dans son établissement. Tous les tontons, tatas, cousins, cousines, neveux et nièces disponibles cette semaine-là avaient répondu à l'appel.

Ma sœur, évidemment, n'avait pas laissé passer pareille occasion. Elle avait sauté sur l'idée pour nous embarquer de force dans ces vacances familiales qui, je le sentais déjà, allaient être longues... et éprouvantes. Mais la famille, c'est la famille, même quand la vôtre frôle sérieusement la psychiatrie. Mon beau-frère Bernard et mon neveu Jürgen, eux, trouvaient ça génial. Moi, nettement moins. J'avais même tenté vainement et maladroitement de me soustraire à ce projet infernal en inventant une excuse bancale que ma sœur, loin d'être dupe, avait rejetée d'un revers de biceps. Elle avait agité sous mon nez son gros doigt musclé en me traitant de traître, de menteur et de lâcheur, avant de me soumettre à son fameux « détecteur de mensonges maison ». Un engin improbable qu'elle avait bricolé avec ses copines du club d'inventions expérimentales, installé dans le sous-sol de sa maison. Ce prétendu détecteur de mensonges ne détectait pas plus les mensonges que les fantômes, ou les truffes mais infligeait de vraies décharges électriques, prétendument « sans ampère ». Après seulement quelques minutes branché à la machine, on finissait par avouer tout et n'importe quoi, juste pour que ça s'arrête. Mon beau-frère et mon neveu connaissaient bien la bête. Ma sœur les y collait une bonne demi-douzaine de fois par mois, pour des enquêtes aussi graves que : « Qui a terminé les céréales et remis le paquet vide dans le placard ? » ou encore : « Qui a oublié de vider les poches avant de balancer le pantalon au linge ? » Les deux lascars avaient rapidement compris qu'en avouant tout et n'importe quoi sans attendre, ils écopaient de moins de "châtaignes électriques" prétendument sans ampère, mais suffisamment costaudes pour vous engourdir une épaule et vous faire picoter les doigts pendant une bonne demi-heure.

Ma sœur, quant à elle, remontait du sous-sol rayonnante, persuadée d'avoir extorqué la vérité à ses prisonniers grâce à sa machine infernale. Ce fut à mon tour. Elle m'entraîna de force dans sa cave, me brancha à son engin diabolique et m'annonça qu'elle allait « me passer à la questionnette ». Au bout de cinq longues minutes et des résultats parfaitement incohérents, l'appareil rendit l'âme dans un petit nuage de fumée et d'étincelles. Olga me lança alors un de ses célèbres regards noirs, ceux qui avaient fait trembler bien des costaux.

— Je sais très bien que tu me racontes des conneries, frerot.

— Je t'assure que j'ai dit la vérité ! Ta machine est complètement foireuse, et je n'irai pas avec vous au Palm Beach !

— Ma machine n'est pas foireuse, elle est... artisanale. Et peu importe les résultats, tu viens avec nous. Ça te fera du bien de voir la mer, la famille, respirer l'air marin. T'es pâle comme un évier. Demain matin, 7h. Sois prêt. Fin de la discussion.

— Je ne viendrai pas !

— C'est toi qui vois...

Je n'ai pas du tout aimé le ton qu'elle a pris. Et je savais que si je refusais, les représailles seraient terribles. Mais, pour une fois, j'ai tenu bon.

— C'est tout vu, sœur. Je ne viendrai pas.

Départ en fanfare

Le lendemain matin, à sept heures précises, je jetai mes deux sacs de voyage aux pieds de ma sœur, en la défiant du regard. Olga, ivre de joie, m'accueillit avec un sourire radieux et me serra dans ses bras comme si je revenais vivant de dix ans de guerre. À quoi bon lutter ? J'avais compris que si je refusais de venir, je l'aurais payé cher et pour longtemps. Et puis, qui sait... passer une semaine au bord de la mer me ferait peut-être du bien, finalement.

— Je le savais que tu viendrais, frerot ! Tu n'allais quand même pas laisser ta petite sœur sans défense avec ces deux dingues qui me servent de mari et de fils ?

— Lâche-moi, tu m'étouffes.

— En parlant de dingues... (elle jeta un œil à sa montre, visiblement agacée) Mais qu'est-ce qu'ils fichent ces deux-là ? Ils devraient déjà être là avec tous les bagages !

— Des conneries, comme d'habitude. Tu veux qu'ils fassent quoi d'autre ? Moi, je vais me faire un café pendant que tu règles tes histoires familiales.

— Fais-moi un triple expresso bien tassé, frerot. Je sens que la journée va être longue...

Olga s'installa au pied de l'escalier, les mains en porte-voix, prête à rugir comme un sergent-chef :

— Dernier avertissement avant représailles ! Je veux voir les sacs et les valoches devant la bagnole dans trois minutes, top chrono !

À peine avait-elle fini sa phrase qu'un énorme sac de sport, prêt à exploser, dévala les escaliers en rebondissant lourdement. Il termina sa course aux pieds d'Olga, qui le stoppa d'un coup de botte, comme si ce n'était qu'un coussin en plume.

— Jürgen, tu abuses ! Tu pourrais au moins porter ton sac comme tout le monde !

— Trop lourd m'man, j'veis m'briser le dos.

— Mon doudou je te rappelle que tu mesure 1m 95 et que tu pèses cent kilos alors je t'assure que tu ne vas pas te briser le dos contrairement aux marches d'escalier. Que fabrique encore ton père ? Nanet ?! Chéri ?!

Bernard apparut tout sourire en haut des marches.

— J'arrive minou, je cherchais des photos de Germain. Tu te rends compte que cela va faire quinze ans qu'on ne l'a pas vu ?

— Exact, la dernière fois c'était pour notre mariage. Elle se tourna vers Jürgen qui traînait son sac derrière lui comme un cadavre. Tu avais deux ans mon doudou.

— Aucun souvenir de lui m'man. Mais attends, dit-il soudainement, le cousin germain de papa s'appelle Germain ?!

— Oui Germain Bouillon.

— Ça me flingue, rigola-t-il en tirant à nouveau son sac vers la porte d'entrée, le cousin germain Germain.

Cinq minutes plus tard nous étions tous au garde à vous devant la légendaire Dacia break familiale. Mon beau-frère la chargea avec toute la maîtrise de l'homme moderne qui sait comment ranger efficacement des valises dans un coffre sous le regard faussement admiratif de sa femme qui affichait un air impressionné pour flatter l'ego de son mari adoré. Même si de l'extérieur vous pouviez avoir l'impression que ma sœur martyrisait ce pauvre Nanet, il n'en était rien. Il ne fallait pas se fier aux apparences comme on dit. Les deux tourtereaux étaient fous amoureux l'un de l'autre comme au premier jour de leur rencontre improbable dans une fête foraine. Si vous aviez le malheur de toucher un seul cheveux de Nanet, vous receviez une correction qui vous faisait regretter les bonnes vieilles châtaignes électriques « soi-disant » sans ampère du détecteur de mensonges.

— Et voilà le travail les enfants, annonça fièrement Bernard satisfait, il reste juste la place pour Pupu. Alors, c'est qui le roi du chargement minou ?

— C'est toi mon Nanet, le félicita Olga en l'embrassant à pleine bouche.

— Arrêtez de faire ça, dit Jürgen en faisant semblant de vomir, vous me dégoutez.

— Tu crois qu'on t'a fait comment, ricana Bernard, avec des lego ?

— Eh ben justement je ne veux pas le savoir, répliqua l'ado en se bouchant les oreilles.

Olga qui avait du mal à retenir la chienne hystérique qui voulait sauter dans la voiture, fila une taloche derrière la tête de Jürgen en se marrant.

— Monte plutôt dans cette voiture au lieu de dire des conneries mon doudou, j'ai déjà du mal avec cette chienne alors n'en rajoute pas.

Pupuce était une chienne de quatre-vingt-dix kilos bon poids qui était née avec, hasard de la génétique ou blague du créateur en personne, un seul œil, mais super efficace. Cette saloperie vous repérait aussi facilement qu'on repère un pou sur la tête d'un chauve. Le succube était doté d'une mâchoire surpuissante probablement faites en adamantium comme les os de Wolverine. La bestiole pouvait sectionner un câble électrique alimenté de bonne section sans prendre de châtaigne, ou broyer une poignée de cailloux aussi aisément que la lame d'un Thermomix même si cela n'a vraiment aucun sens de mixer des cailloux car personne n'aime la sauce aux pierres si ce n'est Hulk et nous n'en sommes pas certains. Jürgen avait surnommé Pupuce le « chiache ». Il racontait à tous ses copains fascinés que la chienne était le résultat d'un croisement génétique interdit entre un chien et une vache folle bricolé par sa mère dans la cave de leur maison un soir d'Halloween. Pupuce vouait un amour sans bornes à ma sœur qui, malgré sa musculature et sa force physique impressionnante, avait quelques fois du mal à la tenir en laisse. Bouillon avait accepté de la prendre dans son établissement à la condition stricte et non négociable qu'elle soit fermement tenue en laisse en permanence et qu'elle porte une muselière de qualité professionnelle lors de ses promenades qui devraient avoir lieux hors de l'enceinte de l'hôtel et des horaires d'affluences de l'hôtel, c'est-à-dire très tôt le matin et très tard le soir.

— Allez ma fille, ordonna Olga en tapotant l'arrière de la voiture, grimpe là-dedans.

La fille à sa maman bondit lourdement dans le coffre de la Dacia break qui s'affaissa faisant couiner les amortisseurs qui supportèrent vaillamment le poids du démon. La bête tourna sur elle-même une dizaine de fois avant de s'effondrer gauchement sur sa couche en léchant copieusement la nuque de Jürgen assis devant elle. Prévoyant, j'avais relevé la capuche de ma veste sur ma tête. La dernière fois que Pupuce m'avait léché la main j'avais développé un urticaire purulent qui avait mis huit jours à disparaître avec des crèmes à la cortisone et des antibiotiques. Bien évidemment ma sœur avait nié tous rapports entre mon exéma géant et les léchouilles amicales de pupuce.

— Pupuce arrête, s'énerva l'ado ! Maman ! Ta folle de chienne me lèche le cou avec sa langue dégueulasse. Je vais encore avoir des plaques rouges et maintenant en plus j'ai les cheveux qui puent le cadavre, merci ! Je te préviens que c'est elle que j'empaillerais en premier quand je serai taxidermiste artistique professionnel, s'agaça Jürgen !

— Tais-toi mon doudou, ne dis pas ça devant Pupuce. Tu sais bien qu'après elle fait des névroses compulsives obsessionnelles et que les séances chez le docteur Bonnard me coutent les yeux de la tête.

Maurice Bonnard n'était en aucun cas « docteur » en quoique ce soit mais se faisait pompeusement appeler « Le psy des animaux ». Il recevait des allumés comme ma sœur qui se pointaient chez lui avec leur chien, leur chat, leur perroquet et même leur poisson. Maurice Bonnard s'asseyait par terre en face de l'animal à même la moquette, et lui parlait durant quarante minutes. L'escroc facturait tout de même cent trente euros la séance. C'était le prix pour aider l'animal à se défaire de ses névroses. J'imaginais en me marrant Pupuce, l'œil vide de toute expression, assise comme un sac devant Maurice Bonnard, lui soufflant son haleine immonde et lui bavant copieusement dessus comme une fontaine pendant que ma sœur les regardait émue, les yeux remplis de larmes, pleine de reconnaissance pour ce bon vieux Maurice Bonnard, le psy des animaux.

— C'est un voleur qui mange l'argent, dis-je en resserrant ma capuche pour limiter les éclaboussures de bave surement toxique.

— Vous n'êtes que des mauvaises langues et des jaloux. Le docteur Bonnard est un bienfaiteur et il fait beaucoup pour nos petites boules de poils.

— Tonton a raison, ce type n'est pas docteur, c'est un escroc m'man. Passe-moi des lingettes s't'plaît.

Jürgen nettoya énergiquement sa nuque avec un énorme paquet de lingettes jusqu'à ce que Pupuce lui arrache des mains pour les avaler comme une friandise aromatisée.

— Quand tu auras terminé mon doudou, dit sa mère en tendant sa main à l'arrière, tu me donneras les lingettes que je les mette à la poubelle.

— Trop tard m'man.

— Tu les a encore jetées par la fenêtre, s'agaça Olga ?

— Non elles sont dans l'estomac de Pupuce.

— C'est malin elle va encore être malade.

— T'inquiète m'man, je suis sûr qu'elle les a déjà digérées.

— Voilà, annonça Bernard qui venait enfin de réussir à entrer l’adresse de l’hôtel sur son GPS, tout le monde est prêt ? Alors Palm Beach nous voilà !